

## Lettre à mes amies qui doutent

Véronique Dassas

Numéro 333, hiver 2022

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/97265ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dassas, V. (2022). Lettre à mes amies qui doutent. *Liberté*, (333), 9–11.

## Lettre à mes amies qui doutent

*La journaliste et traductrice Véronique Dassas observe l'Italie, où elle vit, et renvoie à Montréal, où elle a longtemps vécu, un écho à la fois personnel et politique.*

On doit toujours espérer quand on est désespéré, et douter quand on espère.

— Gustave Flaubert

C'est bien la première fois de notre vie ensemble que nous n'osons plus discuter. Vous vous méfiez du vaccin miracle de nos gouvernements affolés, vous vous méfiez du passeport vaccinal et du contrôle généralisé, vous vous méfiez de la science et de la médecine occidentales, qui d'ailleurs jamais ne vous ont paru très dignes de confiance. Votre voix et vos doutes, dites-vous, ne trouvent pas d'écho dans le concert de certitudes qui vous entoure et auquel, en conscience, vous ne pouvez plus assister en silence.

Vous vous sentez seules, entourées de moutons vaccinés et contents, indifférents au flicage et aux injonctions, aux *nudges* et autres finasseries orwelliennes. Et voilà que vos amies, avec qui, hier encore, vous pensiez être sur la même longueur d'onde, ont été converties par on ne sait quel Merlin en gobeuses de bobards concoctés par les technocrates, en imbéciles à plat ventre devant des escadrons entiers de virologues en rang par quatre, shootées à l'acide ribonucléique messenger. Vous ne formulez pas tout à fait les choses en ces termes. C'est moi qui force le trait pour vous donner une idée de la perception que j'ai parfois de moi-même, moi qui suis convaincue que le vaccin est indispensable à certaines conditions et qui ne vois guère dans le passeport vaccinal qu'une demi-mesure un peu frileuse, un chantage enfantin pour pousser les gens à se faire vacciner.

Vos amies ont commencé par ne plus entendre vos réserves, et vous avez lu sur leurs visages une sorte d'incrédulité narquoise, puis elles ont fini, au mieux, par éviter les sujets qui fâchent et, au pire, par vous éviter, vous. Faut croire qu'à force d'être d'accord sur tout avant même d'ouvrir la bouche, à force de vivre dans le même milieu depuis des années, dans le même bouillon de culture, dans des cercles sans voix dissonantes, on finit par ne plus savoir du tout quoi faire de la dissension interne. Comme au meilleur temps des partis communistes.

C'est fou comme l'unanimité ne dérange que quand elle n'existe plus, alors que ce devrait être l'inverse. Et cette remarque ne vise pas en particulier ce qui vous arrive. C'est bien plus général.

Il fut une époque, c'est vrai, où, sans nous concerter, sans portables, sans SMS, parce que nos opinions convergeaient, nous savions où aller. Comme ce soir du 17 janvier 1991, où toute la bande se retrouva rue Saint-Alexandre, devant le consulat des États-Unis. Le jour même où Bush père commença à laisser tomber quelques-unes des 88 500 tonnes de bombes qui ravagèrent l'Irak en moins d'un mois. C'était facile en ce temps-là de nous entendre sans paroles puisque nous pensions la même chose. Et facile aussi de manifester. Nous savions déjà que cela ne changeait

rien, mais au moins nous faisons groupe.

Depuis, nous nous sommes toutes un peu éparpillées, ce me semble. Nous (*ce nous* qui a toujours été louche, non ?) avons pu nous rencontrer défilant dans les rues le temps d'un printemps étudiant ou au lendemain de l'exécution des gens de *Charlie*. Et puis, la dernière fois que nous nous sommes vraiment retrouvées (et perdues) dans un cortège immense pour accompagner l'intrépide Thunberg, nous avions encore une raison commune (et annexe) de céder aux charmes de la manif : regarder, l'œil humide, notre descendance suivre les brisées de leurs grands-mères protestataires...

Les protestataires de l'ère du virus ont un drôle de profil. Et je n'y reconnais ni le vôtre, ni le mien. Nous avons encore cela en commun. Certains aimeraient sans doute que le monde soit désormais partagé entre ceux qui veulent des vaccins et ceux qui les refusent. Entre ceux que le passeport vaccinal ne gêne pas et ceux qui y voient la fin de leur liberté.

Vous ne supportez pas que l'on vous définisse aussi sommairement, et moi



— Vous allez rire, mais j'ai complètement oublié le mot de passe de la réunion secrète... Vous pouvez m'envoyer une missive de réinitialisation ?

non plus. Vous avez des doutes, moi aussi. « Je doute, donc je vous suis », si vous me permettez cette petite formule moins calamiteuse qu'elle n'en a l'air.

Je sais que vous écumez comme moi devant les slogans ineptes des manifestations de l'été 2021 : « Green pass = étoile jaune = apartheid ». Je sais que vous fulminez avec moi contre tant d'ignorance. Jusqu'au moment où c'est l'absurde qui saute aux yeux et qu'on a juste envie de ricaner devant tant de manipulation grossière. Et devant cette extrême droite abandonnant la loi et l'ordre pour la liberté et l'égalité ! Les manifestations anti-green pass (on l'appelle ainsi au pays de Dante) ont rassemblé les extrêmes en Europe. Devant ses partisans, Jean-Luc Mélenchon a déclaré fin août qu'il était contre le *pass sanitaire* « attentatoire à la liberté dans le monde du travail », et contre « l'extrême droite et les antisémites » présents aux manifestations. « Nous en avons assez d'eux, fichez le camp de nos manifs, gardez vos pancartes pour vous-mêmes. » L'histoire ne dit pas si les incriminés ont obtenu, mais elle ne retiendra sans doute pas le chef de La France insoumise pour la finesse de ses commentaires. En Italie, un des principaux syndicats de « gauche » s'oppose comme Mélenchon à l'obligation de présenter un passeport vaccinal sur les lieux de travail, mais ne serait pas contre la vaccination obligatoire... Allez comprendre !

Récemment dans une émission de la télévision italienne, sur une chaîne plus ou moins de « gauche », on commentait l'agression d'un journaliste pro-vaccin dans une manifestation « anti », ainsi que les menaces subies par un des virologues de la campagne « pro ». L'invitée, les lèvres blêmes et la voix légèrement tremblée, conclut : « On se croirait revenu au temps du terrorisme. » Les mots sont lâchés, rien ne va plus, tout est possible. Dictature des vaccins, terrorisme des opposants, guerre contre le virus : à ces mots-là sont attachés de longs filets de traîne, comme ceux qui vident les océans de tout ce qui grouille dans les profondeurs, qui ramassent pêle-mêle tout ce qui y vit et qu'on gaspillera, tout ce qu'on y jette et que l'on rejettera... Mots viciés, vidés, malades. Le

virus, de toute évidence, n'a pas épargné le vocabulaire, et ça ne facilite pas la discussion.

Je sais que nous n'avons pas fini de ricaner ensemble de cela, même si vous n'aimez pas du tout avoir à montrer patte blanche chaque fois que vous entrez dans un lieu public et qu'à moi cela ne fait ni chaud ni froid. Ma liberté, si tant est qu'elle existe, ne me paraît pas brimée pour autant. Et puis, ce malheureux bout de papier ou de code ressemble tellement à une passoire que je ne vois pas très bien en quoi il pourrait contrôler quoi que ce soit. Pour vous, l'idée même est insupportable ; pour moi, elle le serait si elle n'était pas aussi dérisoire.

En fait, si l'on s'en tient à une critique de l'effet délétère des contrôles sur la liberté du citoyen ou du cynisme de *big pharma* vendant très cher des vaccins bâclés, on risque de se retrouver en tête-à-tête avec une extrême droite ivre de slogans libertaires (et plutôt inusités de sa part), ou avec quiconque veut se faire du capital politique et surfer sur la peur et la rage des gens qui ont plus souvent qu'autrement l'impression d'être les dindons de la farce.

Mais on ne peut tout de même pas suivre les yeux fermés les consignes des États et des grandes entreprises pharmaceutiques, dites-vous, et je suis bien d'accord.

J'essaie parfois de me représenter les systèmes étatiques (en Europe, au Canada, aux États-Unis), au moins ceux que je connais un peu, comme des *Big Brothers*. Je n'y arrive pas. Trop de bourdes, de confusion, d'improvisation. Se méfier de l'État est une vieille manie précieuse, indépassable, et nous avons vous et moi passé de longues heures de notre jeunesse à l'entretenir. Mais il me semble que, dans les circonstances, c'est moins la puissance de l'État qui est à craindre que son indigence. À bien des égards, la gestion de l'actuelle crise dite sanitaire relève, dans presque tous les pays occidentaux, de ce que le politicien français Michel Rocard appelait les « grandes catastrophes bureaucratiques ». Il ajoutait que, pour les expliquer, mieux valait penser à la connerie qu'au complot, la première étant fort répandue et le second demandant beaucoup plus d'intelligence et d'organisation. Il est

certain que peu de politiques aimeront à se présenter sous les traits d'imbéciles incompetents ; ils préféreront, et de loin, qu'on les soupçonne de comploter. Mais personne ne nous oblige à leur faire cette fleur.

*Pas de complots, les amies, même pas d'abus de pouvoir exceptionnel, nous assistons plus banalement aux conséquences de la gestion néolibérale et ordinaire des sociétés dites démocratiques.*

Pas de complots, les amies, même pas d'abus de pouvoir exceptionnel, nous assistons plus banalement aux conséquences de la gestion néolibérale et ordinaire des sociétés dites démocratiques, qui nous est présentée, depuis les années 1980 au moins, comme la seule possible.

Et le bilan a tout du fiasco. D'abord, parce qu'on est loin d'en être débarrassés, de ce virus, et qu'il va falloir vivre avec, malgré ce qu'ont pu nous promettre les think tanks, les cellules de crises, les comités politico-scientifiques du monde, de confinements en déconfinements depuis près de deux ans. Et puis à cause de la valse-hésitation sur les masques (en France, par exemple, on avait jeté tous les stocks après la fausse alerte de la grippe H1N1, il valait donc mieux pouvoir s'en passer !), à cause des hôpitaux saignés à blanc comme on saignait aux premières heures de la médecine, des hôpitaux déjà exsangues bien avant de suffoquer avec leurs patients faute de respirateurs. À cause du coût des vaccins et des foutus brevets qu'il aurait

fallu supprimer depuis belle lurette... Sans parler de la catastrophe économique que subissent les plus pauvres (les autres, généralement, finissent par s'en tirer).

Prétendre que la pandémie a été organisée par on ne sait quel pouvoir occulte tient du délire. Mais penser qu'on aurait pu en limiter la portée, et qu'elle fait l'affaire de pas mal de marchands, ça, ça me paraît évident.

Prétendre que la solution de la vaccination de masse, la seule voie de sortie présentée par les pouvoirs politiques et scientifiques, est une machination visant à empoisonner ou à faire crever une bonne part des êtres humains tient du délire. Mais penser que cette seule voie envisagée permet de faire passer la pandémie pour un « accident », et ainsi de ne pas s'attaquer à des causes plus structurelles, n'est pas sans fondement. Si tout le monde est vacciné, on pourra revenir à la vie normale, travailler, bouger, faire la fête, embrasser les enfants. On en rêve tous, c'est ce qui rend la solution vaccinale si tentante pour ceux qui ont une confiance, même minimale, en la science. Et si en plus on instille dans le discours une petite dose de morale (si vous ne le faites pas pour vous, faites-le au moins pour les autres), il semble que cela marche encore mieux (et que cela agace encore plus les réfractaires).

Je vous avoue que sur moi, cela a bien marché, au début. C'est en écoutant vos doutes que les miens se sont réveillés.

J'avais bien lu l'avertissement de Richard Norton en 2020 dans *The Lancet*, vénérable périodique qui n'a rien du brûlot révolutionnaire : « La covid-19 n'est pas une pandémie, c'est plutôt une syndémie », un phénomène qui se caractérise par un ensemble de facteurs biologiques, sociaux et environnementaux, et où la maladie atteint les plus faibles, en l'occurrence les vieux, bien entendu, mais aussi ceux qui sont les plus affectés par les inégalités sociales et par la crise écologique entendue au sens large. Comment fait-on pour se laver les mains quand on n'a pas l'eau courante et pour rester chez soi quand on n'a pas de maison ? Comment fait-on pour penser à se faire vacciner quand son pays est en guerre, en pleine famine, dans le chaos le plus total ou dominé par des mâles

ivres de charia. Et d'abord que dit la charia à ce propos, doit-on laisser crever les femmes malades chez elles entourées de leurs proches contaminés ou auront-elles le droit de se dénuder le bras devant un infirmier vaccinateur ? Le virus n'était pas aussi dangereux pour tout le monde, c'était clair dès le début, et cela reste vrai.



Puis, je me suis laissé emporter par la frénésie, par le *buzz* permanent. Une dose ou deux, Astra Zeneca ou Pfizer ou Johnson, trouver un rendez-vous dans le grand bazar des débuts de la campagne, suivre fiévreusement les courbes des contagions, des hospitalisations, des morts, des guéris, des malades de longue durée, faire des comparaisons (amusantes, je dois le dire) entre les stratégies nationales... C'est quand on nous a annoncé une troisième dose pour bientôt que l'ivresse du vaccin s'est totalement dissipée. Trois doses, alors que certains pays du monde peinent à en administrer une seule à une proportion infime de leur population ? Cela me paraît de la folie pure.

De tout cela, nous n'avons pas fini de parler, je l'espère. Nous n'avons pas la même perception de ce qui arrive, il fallait bien que cela nous arrive un jour ! Je ne prétends en rien être plus lucide que vous. Je n'ai tout simplement pas les moyens de votre

intransigeance. Vos doutes plantent un peu sur tout, et en particulier sur tout l'univers technique (présence virtuelle, écrans, contrôles) qui s'est imposé pendant cette crise. Les miens ne peuvent que se greffer sur un minimum d'optimisme et de confiance en une certaine possibilité d'arraisonner la technique plutôt que de se laisser arraisonner par elle, en la probité de quelques chercheurs pas tous vendus aux intérêts de ceux qui les payent ; sur un certain espoir que le capitalisme ne soit pas éternel, sur la conviction que nos descendants finiront par en trouver l'antidote, sur la capacité remarquable des humains à « chercher et savoir reconnaître ce qui, au milieu de l'enfer, n'est pas l'enfer », selon cette formule d'Italo Calvino qui nous a si souvent, à vous et moi, servi de viatique.

Ce sont de très piètres boucliers, j'en conviens, contre le cauchemar de demain que vous voyez déjà en marche. Amitiés,

V.

### Post-scriptum en quarante-quatre « V » majeurs.

En cette année 2021 qui vacille et où ce grand confiné que fut Réjean Ducharme aurait eu quatre-vingts berges, sa formule magique du doute a pris du poids : Va savoir...

Va savoir si cette Vacherie de Virus Va finir Vaincue par leurs Vaccins et notre Vigilance ; si, Voulant Venger toutes les Vilenies et les Volte-face des Voyous pour qui nous Votâmes, Vous, moi et les Vôtres Viserons enfin le Virage, le rêVe, la réVolte, au lieu de Végéter Vautrés dans de Vagues Variantes de nos Vieilles Visions aVeuglées, Vendus aux Vautours du Virtuel ; si, deVant les Veuves Venues des Villages afghans, Visages découverts, Vitupérant leurs Voiles, deVant ces Victimes, les Vraies, raVagées mais Vivantes, nous en Viendrons enfin à ouVrir les Verrous... L